

ESQUISSES BLIDEENNES

JOUEUR DE DAMES

Comme il est vrai que l'homme n'est qu'un jouet entre les mains de Dieu ! — Que loué soit son nom ! — J'en ai eu la preuve hier encore car, parti de chez moi avec l'intention d'aller visiter le cimetière juif, j'ai employé mon après-midi d'une toute autre manière. — Allah le voulait ainsi, sans nul doute — J'ai passé deux heures, en effet, à observer des joueurs de dames assis à l'ombre du 7* platane du 1* rang de l'avenue à l'extrémité de la rue d'Alger.

A-t-il dû voir assez de parties, cet arbre au pied duquel se réunissent chaque jour une demi-douzaine d'Arabes désœuvrés ? Est-il assez malheureux d'entendre toujours les mêmes conversations insipides, d'être continuellement empuanti par la fumée des cigarettes ? Il se meurt d'ennui, c'est visible, car il ne peut mêler ses branches à celles de ses voisins contempteurs, ni donner asile aux moineaux lascifs qui fuient, pour se becqueter, le voisinage immédiat des hommes. Il doit enfin, ce me semble, maudire le jour où un dououacin a eu la fantaisie d'établir là son éventaire.

C'est en effet près de l'étalage de ce marchand ambulancier que se groupent les fanatiques du jeu de dames, et c'est la partie de ce négociant de la rue qu'ils sont admis à tenir à tour de rôle. L'adversaire est redoutable, et rares sont ceux qui peuvent se vanter d'avoir, sur lui, remporté la victoire. Ils ont beau s'appliquer, réfléchir longtemps, peser toutes les chances de gain que leur apporte le déplacement de tel ou tel pion, ils n'en sont pas moins battus ; et leur dépit s'accroît encore à la vue de leur partenaire qui fume, bâille, vaque aux soins de son commerce, fredonne une chanson monotone et nasillarde, fait la chasse aux parasites qui pullulent dans son burnous jadis blanc, et ne joue pas moins comme un maître.

L'indifférence la plus parfaite à l'égard du jeu est marquée sur sa figure tourmentée par un tic nerveux qui plisse le front, bride les yeux, contracte la bouche, et fait aller le nez et le menton de « hue » et de « dia ». Toutes les fois qu'il respire, ses narines se dilatent étonnamment, et la lèvre supérieure se relevant vers l'oreille gauche dans un rictus, découvre des dents aiguës et mal rangées, qui donnent à cette physionomie un caractère presque cruel. N'était sa supériorité au jeu, on le croirait fou, tant ses gestes sont fébriles, ses

mouvements saccadés. Il ne pousse pas ses pions, il les heurte, les frappe fortement contre la mince tablette, et l'on croirait à chaque instant que d'un revers de main il va les lancer à l'autre bout de la chaussée, avec la table et son adversaire lui-même.

Les heures s'écoulaient ainsi pour lui monotonement douces, au pied du platane qu'il condamne par son voisinage, au plus intolérable des supplices. De sept heures du matin à sept heures dit soir, il est là, jouant toujours, et il n'interrompt ses parties que pour manger, boire d'innombrables tasses de calés et fumer des cigarettes qu'il tire de sa guelmouna gonflée comme une besace.

De temps en temps, des petits khobbadzin vêtus seulement d'un tarbouch crasseux et d'une courte gandoura, s'arrêtent pour regarder d'un œil d'envie les nèfles, les poissons grillées, les pois chiches au sucre et les gâteaux de semoule, étalés à terre sur un vieux sac. Mais c'est à peine si le marchand fait attention à eux. Il fredonne sur un rythme lent et triste, le regard vague, les traits tirillés en tous sens ; et il laisse à ses adversaires tout loisir de combiner des coups savants, tandis que les gamins s'éloignent vers la place d'Armes, en faisant retentir la rue de leurs cris agaçants : « Aïe ! es-sekhouna ! — Aïe ! es-semid ». Voilà la chaude ! Voilà la semoule !

J. DE MONTAIGLIN.

Le Tell du 22/05/1897